



Vincenzo
Todisco
**L'Enfant
lézard**

Roman traduit de l'allemand par Benjamin Pécoud

ZOE

L'ENFANT LÉZARD

Domaine alémanique dirigé par Camille Luscher

VINCENZO TODISCO

L'ENFANT LÉZARD

Traduit de l'allemand par Benjamin Pécoud

ZOE

*Ce livre paraît avec l'aide de la Fondation ch pour la collaboration
confédérale, grâce au soutien des 26 cantons.*

*La traduction est subventionnée par Pro Helvetia,
fondation suisse pour la culture.*



prohelvetia

Titre original : *Das Eidechsenkind*

© 2018 Rotpunktverlag, Zürich

Pour la présente traduction française :

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,

CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2020

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter et Vigne

Illustration : « Child fingers on table - Photo »

© Rengim Mutevellioglu/Getty Images

ISBN 978-2-88927-754-4

ISBN EPUB: 978-2-88927-755-1

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-756-8

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

Première partie

L'enfant ouvre d'abord l'œil droit, puis le gauche. Il a la tête à deux endroits. Une fois à Ripa, où rien ne peut lui arriver, et une fois dans l'appartement, où il doit compter ses pas. Quatre pas jusqu'à la table, deux jusque sous le buffet, un grand pas jusqu'à l'évier et dix petits pas de la cuisine jusqu'au milieu du long couloir. Le point le plus éloigné est la *stanza in fondo*, la chambre du fond. En cas d'extrême urgence, il faut à l'enfant exactement vingt-trois pas pour y atteindre la grande armoire.

Dehors aussi, l'enfant veut compter ses pas. Mais la lumière vive frappe son visage et l'aveugle.

La nuit surgissent les loups. Il faut marcher à pas feutrés. Mais les loups le trouvent quand même. Ils se penchent sur son lit et montrent les crocs. L'enfant appelle doucement Nonna Assunta qui habite loin de là, à Ripa. Il entend la voix de Nonna Assunta : « Parle-moi, chuchote-t-elle, parle-moi et serre les poings, alors les loups ne te feront rien. »

On sonne à la porte. C'est sûrement la mère de Carlos qui une fois de plus a besoin de farine et qui est toujours pressée parce qu'elle ne veut pas laisser son fils trop

longtemps seul. La mère va ouvrir. Elle revient à la cuisine pour prendre la farine dans le buffet et retourne à la porte. L'enfant entend les deux femmes discuter. « Mon Carlos, il est trop gros, beaucoup trop gros », se lamente la femme. La mère dit qu'elle devrait aller voir un médecin et lui tend la farine. Elle l'a même emmené à l'hôpital, raconte la mère de Carlos. Personne ne pouvait les aider. La conversation continue un moment comme ça, jusqu'à ce que la mère de Carlos déclare qu'elle doit y aller et la mère ajoute qu'elle aussi a beaucoup à faire. L'enfant écoute tout jusqu'au dernier mot. Il connaît la consigne. Sitôt que la mère fait entrer le visiteur, il doit ramper sous le buffet. S'il est dans le couloir, il a tout juste le temps de faire les treize pas pour aller se cacher dans l'armoire de la stanza in fondo.

Le dimanche, le père va au baraquement avec ses collègues pour jouer aux cartes ou à la *boccia*. Mais avant, les hommes s'asseyent un moment à la cuisine et boivent le café. Ils parlent du chantier, de la nourriture, de l'été au pays, où la chaleur donne des frissons et rend le travail pénible. C'est parce que la région est plate là-bas, ou tout au plus vallonnée, affirme l'un des camarades. Dans le pays d'accueil, avec le froid, la vie sur le chantier n'est pas simple non plus, rétorque le père. Les mains gercent et la transpiration qui sèche sous les habits donne froid. Pendant que le père parle, la mère sert la grappa et refait du café.

Les hommes boivent une deuxième puis une troisième tasse. Ils sont fatigués de leur semaine de travail. Ils rient parce que l'un d'eux s'est endormi sur sa chaise en fumant.

La mère s'en va. Elle a rendez-vous avec la mère de Carlos pour faire des conserves d'artichauts. C'est alors

seulement que les hommes commencent à parler des femmes. Ils en parlent comme si la vie sans un certain type de femmes était une erreur. Le père a un faible pour les actrices américaines : à ses yeux, Marilyn Monroe est la référence absolue. Il a découpé sa photo dans un magazine. Dans les baraques, chaque travailleur saisonnier punaise une image froissée au mur. Chacun a son amante secrète. Les plus belles s'appellent Sophia Loren, Gina Lollobrigida, Mariangela Melato, Claudia Cardinale, mais le père avec son surnom américain, Al, est le seul à s'être choisi une Américaine, la plus belle parmi les plus belles.

Depuis que le père n'est plus obligé d'habiter au baraquement, il garde la photo de Marilyn dans son portefeuille. L'enfant ne doit rien dire à sa mère. Mais il sait qu'elle a déjà vu plusieurs fois la photo dans le portefeuille. Et il sait que cela ne la gêne pas. Il ne lui a pas non plus échappé que le père va des fois voir les femmes avec ses collègues. Les hommes font des blagues à ce propos. L'enfant se figure plusieurs Marilyn Monroe donnant leur photo aux hommes, pour qu'ils la punaient sur les parois des baraques.

Quand les hommes boivent le café, l'enfant n'est pas dans la cuisine. Mais il entend ce qui s'y passe.

Toutes les semaines se terminent par un dimanche, mais quand les jours raccourcissent, qu'ils raccourcissent et s'assombrissent, il arrive que la mère pleure le dimanche au fourneau. Quand elle veut réprimer les sanglots, elle serre si fort les lèvres que son menton tremble. En présence du père, elle ne laisse même pas monter les larmes.

Le tourne-disque est installé à côté du buffet de la cuisine. En semaine, l'enfant a la permission de mettre des disques. Quand l'un a fini de tourner, l'enfant va

jusqu'à la platine, soulève délicatement le bras, le ramène jusqu'au bord du vinyle et dépose l'aiguille sur le premier sillon. Sitôt que la musique retentit, l'enfant imagine des choses étranges.

« Quand les loups grattent à la porte avec leurs griffes, chuchote-t-il, je monte dans la barque. » La mère porte l'enfant jusqu'à la stanza in fondo. « Et elle est où cette barque ? » s'inquiète-t-elle. L'enfant montre du doigt la fenêtre. Il veut être soulevé pour pointer les pavés de la cour qui sont recouverts d'une fine couche de mousse. La barque est là.

Le dimanche est suivi du jour où le travail sur le chantier reprend. C'est pareil toutes les semaines. Entre les dimanches, le temps s'éternise. Comme les rideaux de l'appartement sont le plus souvent fermés, l'enfant ne voit presque rien du jour.

La nuit, les hurlements des loups le tirent du sommeil. Ses yeux sont si collants qu'il n'arrive pas tout de suite à les ouvrir. Alors il lui semble que sa tête est malade et il parle au silence.

Pendant la journée, l'enfant aimerait faire ce qu'il fait à Ripa, des culbutes, des sauts depuis le bord du lit, monter sur le vélo avec son cousin plus âgé et courir après le ballon dans le jardin. Le père essuie la sueur de son front et dit à la mère de veiller à ce que l'enfant reste silencieux. Au moindre bruit, il regarde en direction de la porte.

Les craintes ne sont pas exagérées. Le père a entendu parler d'un couple qui a donné des somnifères à son enfant pour que, le temps du voyage, il reste tranquille dans le coffre de la voiture. L'air grave, la mère demande à l'enfant : « Tu as entendu ? » Elle lui parle d'une jeune

femme qu'elle a rencontrée dans le train, presque une gamine encore, avec un nourrisson dans les bras. Ses larmes tombaient sur le visage du nouveau-né. On les avait refoulés à la frontière.

Depuis, l'enfant jette autour de lui des regards effrayés. Il se poste derrière la porte de la cuisine ou dans le cagibi. Il se réfugie aussi dans l'armoire de la stanza in fondo. Une lumière pâle s'immisce par les fentes. Dans l'armoire, quand l'enfant retient son souffle, tout devient deux fois plus silencieux.

Seule la musique du tourne-disque à la cuisine parvient à combler le vide. Certaines chansons touchent l'enfant droit à l'estomac : *Quando sei qui con me... questa stanza non ha più pareti...* « Mais s'il n'y a pas de murs, les loups vont me trouver », dit l'enfant. Les parents n'ont pas le temps de l'écouter. Ils sont occupés à autre chose. C'est l'an 1961 et leurs calculs commencent ici. Ils se donnent cinq ans pour gagner assez d'argent et rentrer à la maison. L'enfant, ils souhaitent le ramener bientôt à Ripa pour qu'il reste tout ce temps chez Nonna Assunta.

« Mais que va devenir cet enfant ? » demande la mère qui regarde d'une mine sombre vers la fenêtre. Le matin, elle renonce à ouvrir les volets. Elle dit que Ripa est un patelin misérable.

Les gens l'évitent parce qu'elle a un enfant et qu'elle n'est pas mariée. Cela a beaucoup fait pleurer Nonna Assunta. Chaque jour ou presque, elle se dispute avec sa fille. Toutes les deux crient et gesticulent.

Le père est dans le pays d'accueil. Il doit gagner de l'argent là-bas. La mère et lui se sont rencontrés sur la piste de danse lors de la fête au village. Sur le chemin du retour, il lui a chanté une aria de sa belle voix. Elle lui a concédé le premier baiser en guise de récompense. Puis elle est sortie plusieurs fois avec lui en secret. Elle est tombée enceinte. Quand l'enfant est né, Nonna Assunta a attrapé le père par le col et lui a dit : « Tu vas t'occuper d'eux maintenant. »

Nonna Assunta porte l'enfant à travers la maison. Il est malade, une fois de plus, et il ne cesse de pleurer. La maison est bien trop petite pour la famille. La fille aînée de Nonna Assunta, son mari et son fils y habitent aussi.

L'enfant les appelle Zia et Zio, et son cousin, il l'appelle Tu. La Zia travaille toute la journée aux champs, elle coupe du bois dans la grange et le rapporte à la maison. Le Zio est manœuvre et doit toujours chercher du travail. Il rentre le soir et ne dit pas un mot, sans doute aussi parce que sa grosse moustache lui ferme la bouche. Même quand il hurle sur son fils, on ne comprend pas ce qu'il dit, mais sa grosse voix effraye l'enfant qui pleure sur les genoux de Nonna Assunta.

Alors Nonna Assunta demande au cousin d'aller jouer un moment au ballon dans la cour, pour que l'enfant entende la balle frapper le mur et se calme.

La mère et Nonna Assunta sont debout dans la cuisine, elles se regardent. La porte est ouverte. C'est un soir d'été, il fait lourd, la chaleur n'est pas retombée. De gros nuages noirs s'amoncellent dans le ciel. « Une fois de plus l'orage ne viendra pas », dit Nonna Assunta. L'odeur des fleurs de lavande qui bordent les rues flotte dans la maison. La musique dansante de la kermesse monte depuis la place de l'église.

« Cet enfant n'est même pas baptisé, siffle Nonna Assunta et elle pose son chapeau de paille sur la table.

— Au village, ils me jettent des regards de travers, se plaint la mère, je veux partir. Je vais rejoindre Al. Tout est mieux là-bas. Nous rentrerons dès que nous aurons assez d'argent. Al m'épousera. Ce n'est pas vrai qu'il a foutu le camp. Et avec l'argent, nous construirons une maison ici.

— Al est un bon à rien ! grommèle Nonna Assunta.

— Il chante mieux que personne. De toute façon, il n'avait pas d'autre choix que partir, il n'y a rien ici.

— J'avais raison, murmure Nonna Assunta, l'orage ne viendra pas. »

Elle disparaît derrière la maison pour donner de l'eau

aux tomates avec un grand arrosoir. Sans orage, il fait lourd même la nuit. Difficile de dormir. La mère attend jusqu'à l'aube. Puis elle prépare affaires et enfant et elle s'en va.

« Cet enfant est ce que j'ai de plus cher au monde ! » s'écrie dans son dos Nonna Assunta qui libère les poules du poulailler.

Le voyage de Ripa jusqu'au pays d'accueil dure un jour et une nuit. Le père fait le trajet seul ou en compagnie de la mère ; parfois, c'est elle qui est seule. Quand l'enfant est du voyage, il passe la frontière en clandestin.

Ils longent le quai et la mère tient l'enfant par la main. Le train à quai est tellement haut qu'il se demande comment il peut y monter. Des hommes regardent par les fenêtres. Une femme soulève des deux mains une grande valise, se hisse sur la pointe des pieds et la tend à un homme penché à la fenêtre. À côté de la femme attendent d'autres sacs et cartons bourrés d'affaires, assemblés à l'aide d'une grosse ficelle. L'enfant s'amuse à se faufiler entre les bagages, jusqu'à ce que la mère l'attrape par le col et le traîne dans le wagon. Puis le train n'en finit pas de rouler. Il parcourt longtemps la vaste plaine et plonge dans la nuit. Sitôt que les passagers du wagon-couchettes se sont retirés dans les compartiments, l'enfant se glisse dans le couloir. Quand il est fatigué, il retourne dans le compartiment et se blottit contre la mère sous la couverture, puis il s'endort, bercé par le roulement du train. Les passagers sont six par compartiment. Étendus sur leur banquette, ils toussent et sentent la transpiration,

les couvertures en laine sont humides. Pendant la nuit, le train fait des haltes, crisse lentement sur les aiguillages, pour finalement s'immobiliser un long moment. L'enfant se réveille. Il passe la tête par la fenêtre et inspire l'odeur de fer qui monte des rails. Puis le train repart en grinçant. L'enfant regarde par la fenêtre jusqu'à ce que dehors il fasse clair.

Peu de temps après, le contrôleur frappe à la porte avec sa clé carrée pour réveiller les voyageurs. Le matin, ceux-ci sont plus loquaces et pleins d'optimisme. Ceux qui ont commencé leur voyage plus au sud racontent que le train longe longtemps le bord de mer. Alors tout devient bleu et il est impossible de distinguer l'eau du ciel.

L'enfant tend sans arrêt la tête vers la fenêtre. Soudain la montagne est là, immense. L'enfant demande si la montagne a englouti la plaine. La mère secoue la tête et lui dit d'arrêter un peu de rêvasser.

Avant de passer la frontière, l'enfant se met en boule pour se faire tout petit. Il rampe sous la banquette et s'enroule dans une couverture. La mère l'a une fois caché dans une valise. Après le contrôle des passeports, les saisonniers descendent pour le contrôle sanitaire et l'enfant attend seul dans le train. Il épie par la fenêtre et voit la mère et les autres passagers se mettre en rang devant le guichet d'un bâtiment gris, ôter blouses et chemises en y entrant. Ils réapparaissent un peu plus tard et reprennent leurs affaires. La mère et l'enfant montent dans un autre train. Elle lui montre son doigt que le médecin a piqué pour prélever du sang. Elle lui montre aussi sa poitrine et lui dit qu'on a écouté ses poumons. Elle sort son passeport et explique à l'enfant que le douanier y a apposé un tampon. « C'est reparti », soupire la mère. Ces allers-retours incessants la fatiguent. Son dos

lui fait mal et les jours suivant l'arrivée, elle continuera à ressentir les secousses du train sous ses pieds. L'enfant aussi en a marre de ces interminables voyages. La mère chuchote : « Il faut dormir maintenant ! » L'enfant serre les dents. Il dit le nombre de pas qu'il a fait la nuit dans le couloir.

« Je ne veux pas entendre ça », dit la mère.

À l'arrivée du train, le quai est en effervescence. Les saisonniers descendent et se bousculent, traînant sacs et valises derrière eux. La mère tire l'enfant par la main. Dans le hall de gare, les arrivants retrouvent leurs proches et leurs amis qui les accueillent joyeusement. Il y a aussi beaucoup de saisonniers qui n'attendent personne. Ils viennent à la gare pour voir des compatriotes et parce qu'on peut y acheter des cigarettes et des journaux du pays et rester confortablement assis sur les bancs à regarder les trains. Ici aussi l'enfant a envie de se faufiler parmi la foule agitée. Tant qu'elle sent le corps trépidant contre ses jambes, la mère regarde droit devant elle. Sitôt que l'enfant cherche à s'éloigner, elle l'attrape par les cheveux. Mais parfois il lui échappe quand même et elle le perd des yeux. Alors elle cherche désespérément et crie : « Où es-tu ? Viens ici ! »

L'enfant n'a pas peur de perdre la mère. Après qu'ils se sont retrouvés, une connaissance les emmène en voiture dans leur ville. L'enfant doit rester tapi, il est dissimulé sous une couverture sur la banquette arrière. Avant d'arriver au baraquement, la mère descend pour appeler le père depuis une cabine téléphonique. Ils ont leur code secret. Quand la voie est libre, le père accroche un tissu bariolé à la fenêtre. Une fois, la mère et l'enfant ont dû attendre longtemps dans la voiture et faire plusieurs tours du pâté de maisons avant de pouvoir entrer.

Dans le pays d'accueil, l'enfant est un enfant qui n'a pas le droit d'être. Les parents lui répètent sans arrêt qu'il ne doit parler qu'en chuchotant, n'adresser la parole à personne, se tenir toujours sur ses gardes. Si on découvre sa présence, le père perdra son travail et ils devront tous les trois retourner à Ripa.

Au bout de quelques semaines, la mère quitte le pays d'accueil avec l'enfant. Elle dit qu'il y a des règles strictes, qu'on ne peut pas juste y aller et s'installer, encore moins avec un enfant. Qu'il faut avoir un travail, que la police doit vous remettre des papiers, un permis avec un tampon, et que les hommes n'ont pas le droit de faire venir leur famille. « Mieux vaut ne pas être mariés, comme ça on n'est pas une famille. Mais il y a du travail, au moins. » Elle veut y retourner, sans l'enfant.

« Bien, alors laisse-le ici », dit Nonna Assunta.

Dans la maison de Nonna Assunta, l'enfant passe d'une étreinte à l'autre. Même le Zio le prend parfois et l'enfant lorgne par-dessus son épaule le cousin qui a encore chipé deux tranches de gâteau à la cuisine et qui l'attend sous l'auvent. Puis ils jouent au jardin toute la journée. Le soir, Nonna Assunta sort un mouchoir de son tablier et nettoie la poussière des yeux de l'enfant : « Tiens-toi tranquille », dit-elle.

Nonna Assunta s'adresse souvent à la *madonnina*, une petite vierge en porcelaine qu'elle a installée sur sa table de nuit. Elle lui baise le front et lui demande de protéger

l'enfant, il est si faible et maigrelet. Il n'a pas d'appétit et tombe tout le temps malade. Et même quand il ne tousse pas, ses cheveux noirs comme jais lui donnent un teint blême.

À vingt-deux heures, la grand-mère met l'enfant au lit. Elle s'assied à ses côtés et lui raconte l'histoire du *Lepre pazza*. « *Manina piazza, manina piazza, qui c'é passa una lepre pazza...* », chuchote-t-elle et son index fait des allers et retours sur la paume de l'enfant. Puis elle frappe sur chaque doigt, *questo l'ha vista, questo le ha sparato, questo l'ha cucinata*, et quand elle arrive au petit doigt, elle chatouille l'enfant et dit que c'est l'heure de dormir. Elle lui tend la madonnina pour qu'il l'embrasse à son tour. Mais malgré ça l'enfant n'arrive pas à s'endormir. Il attend les grincements de l'escalier qui indiquent que Nonna Assunta est en train de monter pour se coucher à côté de lui. L'enfant ferme les yeux et il sent sur lui son regard inquiet.

Le dimanche, Nonna Assunta porte toujours une robe sombre car ce jour est dédié à son mari décédé. Elle installe la madonnina sur la table de la cuisine. Au soleil, le visage brille et on voit alors qu'elle est très jeune. Elle porte un foulard bleu avec un léger voile dessous. Elle a les mains jointes sur la poitrine et la tête légèrement penchée de côté. « Aujourd'hui, pour toi aussi c'est dimanche », dit Nonna Assunta à la madonnina, et elle se signe à plusieurs reprises en implorant sa protection.

Nonna Assunta n'a jamais quitté Ripa. Elle n'a encore jamais pris le train.

Sa fille lui téléphone depuis le pays d'accueil. Elle demande des nouvelles de l'enfant. Elle dit qu'il lui manque. Nonna Assunta dit que l'autre pays est trop loin pour elle, avec en plus toutes ces montagnes enneigées. Ça n'est pas un endroit pour vivre.